

qui aime : elle sentira ce que je dis” ; Da amantem et sentit quod dico (in Joannis Evang., tract. XXVI, 4). Nulle part ailleurs ces paroles ne trouvent une application plus juste.

Parce que nous devenons compagnons de son expiation

Toute âme aimant Dieu avec ferveur, quand elle jette un regard sur le passé, peut voir et contempler dans ses méditations le Christ travaillant pour l’homme, affligé, souffrant les plus dures épreuves”, pour nous autres hommes et pour notre salut”, presque abattu par la tristesse, l’angoisse et les opprobres, bien plus, “broyé sous le poids de nos forfaits” (Is. LIII, 5), mais nous guérissant par ses meurtrissures. Tout cela, les âmes pieuses ont d’autant plus raison de le méditer que ce sont les péchés et les crimes des hommes commis en n’importe quel temps qui ont causé la mort du Fils de Dieu ; ces mêmes fautes, maintenant encore, causeraient la mort du Christ, entraîneraient les mêmes douleurs et les mêmes afflictions, puisque chacune d’elles, ainsi qu’on l’admet, est censée renouveler à sa manière la passion du Seigneur : “Crucifiant de nouveau pour leur part le Fils de Dieu et le livrant à l’ignominie, l’âme du Christ devint triste jusqu’à la mort, elle a, sans nul doute, recueilli quelque consolation, prévue elle aussi, de nos actes de réparation alors “qu’un Ange venant du Ciel lui apparut” (Luc XXII, 43), pour consoler son cœur accablé de dégoût et d’angoisse.

Ainsi donc, ce Cœur Sacré incessamment blessé par les péchés des ingrats, nous pouvons maintenant et même nous devons le consoler d’une manière mystérieuse mais cependant réelle, d’autant que le Christ lui-même se plaint, par la bouche du Psalmiste, ainsi que la liturgie sacrée le rappelle, d’être abandonné de ses amis : “Mon cœur a attendu l’opprobre et la misère ; j’ai espéré celui qui s’affligerait avec moi et il n’est point venu, celui qui me consolerait et je ne l’ai point trouvé” (Ps. LXIII, 21).

Parce que nous sommes membres de son corps mystique

Ajoutons encore que la passion expiatrice du Christ se renouvelle et, d’une certaine manière, se poursuit et s’achève dans son corps mystique qui est l’Eglise. Car, pour nous servir encore des paroles de saint Augustin : “Le Christ a souffert tout ce qu’il devait souffrir ; la mesure de ses souffrances est déjà comble. La dette de la souffrance était donc payée par le Chef ; mais elle demeurait entière pour le corps du Christ” (In Ps. 86). Le Seigneur Jésus lui-même a bien voulu nous l’apprendre, quand il disait à Saul “respirant encore la menace et la mort contre ses disciples” (Act. IX, 1) : “Je suis Jé-